

Victor Hugo (1802-1885).DERNIERS RECUEILS

*Recueil : L'art d'être grand-père (1877).*

Je prendrai par la main les deux petits enfants.

Je prendrai par la main les deux petits enfants ;  
J'aime les bois où sont les chevreuils et les faons,  
Où les cerfs tachetés suivent les biches blanches  
Et se dressent dans l'ombre effrayés par les branches ;  
Car les fauves sont pleins d'une telle vapeur  
Que le frais tremblement des feuilles leur fait peur.  
Les arbres ont cela de profond qu'ils vous montrent  
Que l'éden seul est vrai, que les coeurs s'y rencontrent,  
Et que, hors les amours et les nids, tout est vain ;  
Théocrite souvent dans le hallier divin  
Crut entendre marcher doucement la ménade.  
C'est là que je ferai ma lente promenade  
Avec les deux marmots. J'entendrai tour à tour  
Ce que Georges conseille à Jeanne, doux amour,  
Et ce que Jeanne enseigne à George. En patriarce  
Que mènent les enfants, je réglerai ma marche  
Sur le temps que prendront leurs jeux et leurs repas,  
Et sur la petitesse aimable de leurs pas.  
Ils cueilleront des fleurs, ils mangeront des mûres.  
Ô vaste apaisement des forêts ! ô murmures !  
Avril vient calmer tout, venant tout embaumer.  
Je n'ai point d'autre affaire ici-bas que d'aimer.

Victor Hugo (1802-1885).

Recueil : L'art d'être grand-père (1877).

L'Art d'être grand-père est un recueil de poèmes que Victor Hugo a publié en 1877. Suite à la mort de Charles Hugo, un de ses fils, et de sa femme, Victor Hugo prend en charge ses deux petits-enfants Georges et Jeanne Hugo.

Je prendrai par la main les deux petits enfants.

Je prendrai par la main les deux petits enfants ;  
J'aime les bois où sont les chevreuils et les faons,  
Où les cerfs tachetés suivent les biches blanches  
Et se dressent dans l'ombre effrayés par les branches ;  
Car les fauves sont pleins d'une telle vapeur  
Que le frais tremblement des feuilles leur fait peur.  
Les arbres ont cela de profond qu'ils vous montrent  
Que l'éden seul est vrai, que les coeurs s'y rencontrent,  
Et que, hors les amours et les nids, tout est vain ;  
Théocrite souvent dans le hallier divin  
Crut entendre marcher doucement la ménade.  
C'est là que je ferai ma lente promenade  
Avec les deux marmots. J'entendrai tour à tour  
Ce que Georges conseille à Jeanne, doux amour,  
Et ce que Jeanne enseigne à George. En patriarche  
Que mènent les enfants, je réglerai ma marche  
Sur le temps que prendront leurs jeux et leurs repas,  
Et sur la petitesse aimable de leurs pas.  
Ils cueilleront des fleurs, ils mangeront des mûres.  
Ô vaste apaisement des forêts ! ô murmures !

Avril vient calmer tout, venant tout embaumer.

Je n'ai point d'autre affaire ici-bas que d'aimer.

Victor Hugo.

---

Toute la lyre est un recueil de poèmes de Victor Hugo.

Bien que le titre soit de Hugo lui-même et qu'il figurât parmi ses nombreux projets (sa publication était annoncée sur les couvertures de ses œuvres des années 1870), le recueil ne fut véritablement constitué que par Paul Meurice d'après certaines indications du poète et publié de manière posthume en deux temps, en 1888 et 1893, avec une refonte en 1897.

Toute la lyre xxv :

L'aube est moins claire, l'air moins chaud, le ciel moins pur ;

Le soir brumeux ternit les astres de l'azur.

Les longs jours sont passés ; les mois charmants finissent.

Hélas ! voici déjà les arbres qui jaunissent !

Comme le temps s'en va d'un pas précipité !

Il semble que nos yeux, qu'éblouissait l'été,

Ont à peine eu le temps de voir les feuilles vertes.

Pour qui vit comme moi les fenêtres ouvertes,

L'automne est triste avec sa bise et son brouillard,

Et l'été qui s'enfuit est un ami qui part.

Adieu, dit cette voix qui dans notre âme pleure,

Adieu, ciel bleu ! beau ciel qu'un souffle tiède effleure !

Voluptés du grand air, bruit d'ailes dans les bois,

Promenades, ravins pleins de lointaines voix,

Fleurs, bonheur innocent des âmes apaisées,

Adieu, rayonnements ! aubes ! chansons ! rosées !

Puis tout bas on ajoute : ô jours bénis et doux !

Hélas ! vous reviendrez ! me retrouverez-vous ?

---

La Légende des siècles est un recueil de poèmes de Victor Hugo, conçu comme une œuvre monumentale destinée à dépeindre l'histoire et l'évolution de l'Humanité.

Écrits par intermittence entre 1855 et 1876, tant ses projets sont nombreux en ces années d'exil à Guernesey, les poèmes furent publiés en trois séries : en 1859, en 1877 et en 1883. Portée par un talent poétique estimé comme sans égal où se résume tout l'art de Hugo, après l'accomplissement des Châtiments et des Contemplations qui lui ont ouvert de nouveaux horizons, la Légende des siècles est considérée comme la seule véritable épopée française et, suivant le jugement porté par Baudelaire, comme la seule épopée moderne possible.

Devant lui, en rêve, le poète contemple le mur des siècles, vague et terrible, sur lequel se dessinent et se mêlent toutes les scènes du passé, du présent et du futur, et où défile la longue procession de l'humanité. Les poèmes sont la peinture de ces scènes éparses et aperçues fugitivement, dans un entremêlement de visions terribles. Hugo n'a recherché ni l'exactitude historique ni encore moins l'exhaustivité. Au contraire, il s'attache plus volontiers à des figures obscures, le plus souvent inventées, mais qui incarnent et symbolisent leur âge et leur siècle. Comme il l'annonçait lui-même dans la Préface de la Première Série, « C'est de l'histoire écoutée aux portes de la légende ». Les poèmes, tantôt lyriques, épiques ou satiriques, forment une suite de l'aventure humaine, cherchant non à résumer mais à illustrer l'histoire du genre humain, à témoigner, au sens originel du terme, de son long cheminement des ténèbres vers la lumière.

Ce livre, c'est le reste effrayant de Babel ;

C'est la lugubre Tour des Choses, l'édifice

Du bien, du mal, des pleurs, du deuil, du sacrifice,

Fier jadis, dominant les lointains horizons,

Aujourd'hui n'ayant plus que de hideux tronçons,

Épars, couchés, perdus dans l'obscur vallée ;

C'est l'épopée humaine, âpre, immense — écroulée.

Victor Hugo — *La Légende des siècles*

Première série-V-Les Chevaliers errants-II

*Éviradnus*

Sommaire :

Départ de l'aventurier pour l'aventure

Éviradnus

Dans la forêt

La coutume de Lusace

La marquise Mahaud

Les deux voisins

La salle à manger

Ce qu'on y voit encore

Bruit que fait le plancher

Eviradnus immobile

Un peu de musique

Le grand Joss et le petit Zéno

Ils soupent

Après souper

Les oubliettes

Ce qu'ils font devient plus difficile à faire

La massue

Le jour reparait

I- Départ de l'aventurier pour l'aventure

Qu'est-ce que Sigismond et Ladislas ont dit ?

Je ne sais si la roche ou l'arbre l'entendit ;

Mais, quand ils ont tout bas parlé dans la broussaille,

L'arbre a fait un long bruit de taillis qui tressaille,

Comme si quelque bête en passant l'eût troublé,

Et l'ombre du rocher ténébreux a semblé

Plus noire, et l'on dirait qu'un morceau de cette ombre

A pris forme et s'en est allé dans le bois sombre,

Et maintenant on voit comme un spectre marchant

Là-bas dans la clarté sinistre du couchant.

Un peu de musique

Écoutez ! — Comme un nid qui murmure invisible,

Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,

Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.

Et voici qu'à travers la grande forêt brune

Qu'emplit la rêverie immense de la lune,

On entend frissonner et vibrer mollement,

Communiquant aux bois son doux frémissement,  
La guitare des monts d'Innsbruck, reconnaissable  
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable ;  
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson  
Prend un sens et devient une vague chanson :

« Si tu veux , faisons un rêve :

Montons sur deux palefrois ;

Tu m'emmènes, je t'enlève.

L'oiseau chante dans les bois.

» Je suis ton maître et ta proie ;

Partons, c'est la fin du jour ;

Mon cheval sera la joie,

Ton cheval sera l'amour.

» Nous ferons toucher leurs têtes ;

Les voyages sont aisés ;

Nous donnerons à ces bêtes

Une avoine de baisers.

» Viens ! nos doux chevaux mensonges

Frappent du pied tous les deux,

Le mien au fond de mes songes,

Et le tien au fond des cieux.

» Un bagage est nécessaire ;

Nous emporterons nos vœux,

Nos bonheurs, notre misère,

Et la fleur de tes cheveux.

» Viens, le soir brunit les chênes ;  
Le moineau rit ; ce moqueur  
Entend le doux bruit des chaînes  
Que tu m'as mises au cœur.

» Ce ne sera point ma faute  
Si les forêts et les monts,  
En nous voyant côte à côte,  
Ne murmurent pas : « Aimons ! »

» Viens, sois tendre, je suis ivre.  
Ô les verts taillis mouillés !  
Ton souffle te fera suivre  
Des papillons réveillés.

» L'envieux oiseau nocturne,  
Triste, ouvrira son œil rond ;  
Les nymphes, penchant leur urne,  
Dans les grottes souriront ;

» Et diront : « Sommes-nous folles !  
» C'est Léandre avec Héro ;  
» En écoutant leurs paroles  
» Nous laissons tomber notre eau. »

» Allons-nous-en par l'Autriche !  
Nous aurons l'aube à nos fronts ;  
Je serai grand, et toi riche,  
Puisque nous nous aimerons.

» Allons-nous-en par la terre,

Sur nos deux chevaux charmants,  
Dans l'azur, dans le mystère,  
Dans les éblouissements !

» Nous entrerons à l'auberge,  
Et nous paîrons l'hôtelier  
De ton sourire de vierge,  
De mon bonjour d'écolier.

» Tu seras dame, et moi comte ;  
Viens, mon cœur s'épanouit ;  
Viens, nous conterons ce conte  
Aux étoiles de la nuit. »

La mélodie encor quelques instants se traîne  
Sous les arbres bleuis par la lune sereine,  
Puis tremble, puis expire, et la voix qui chantait  
S'éteint comme un oiseau se pose ; tout se tait.